



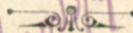
LE

ROSAIRE

ET

LES AUTRES

Dévotions Dominicaines.



REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

Convent de St-Hyacinthe,

P. Q., (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an

Vol. 1, No 1. Janvier 1895

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Abonnement isolé : \$1.00 par an pour le Canada et les Etats-Unis ; \$1.25 pour l'étranger.

A toute personne qui nous enverra le prix de sept abonnements, nous donnerons une huitième copie gratis.

Pour le prix de 10 abonnements, nous donnerons 12 copies, et ainsi progressivement.

Le tableau suivant fera mieux voir cette progression et la réduction de l'abonnement selon les groupes :

Groupe de 8 abonnés :	\$ 7.00	abonnement:	\$ 0.88
“ 12 “ :	10.00	“	\$ 0.84
“ 25 “ :	20.00	“	\$ 0.80
“ 50 “ :	37.50	“	\$ 0.75
“ 75 “ :	52.50	“	\$ 0.70
“ 100 “ :	65.00	“	\$ 0.65
“ 200 “ :	120.00	“	\$ 0.60

On le voit, ces divers groupes peuvent bénéficier d'une remise allant de 12 à 40 pour cent, selon le nombre des personnes qui les composent, à la seule condition que les paquets soient expédiés *sous une seule adresse* ; ou bien les personnes qui font la propagande peuvent profiter elles-mêmes de toutes ces remises en retour de la peine qu'elles se donnent pour la faire, selon leurs conventions avec les souscripteurs.

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES DEVOTIONS DOMINICAINES.

(CIRCULAIRE-PROGRAMME)

L'ordre des Frères-Prêcheurs a été fondé, il a grandi, et s'est répandu dans le monde, par l'intercession particulière de Marie, mère de Dieu, et sous son patronage spécial. Le reconnaître n'est pas chez nous vanité de famille, mais piété filiale envers notre Dame et bénie Mère.

Au commencement, avant que le Souverain Pontife Innocent III, eût donné aux membres de l'Ordre ce nom de Frères-Prêcheurs qu'ils ont porté depuis dans l'Eglise, les fils de saint Dominique s'appelaient, comme l'attestent des écrivains aussi graves que saint Antonin de Florence et le bienheureux Ambroise de Sienne, les *Frères de la Vierge Marie*. C'est que, en effet, ils l'honoraient et l'aimaient d'un culte de préférence, et tel qu'il leur a mérité, comme de droit, ce nom privilégié.

Sans entrer ici dans leur vie intime, et à ne considérer que l'extérieur, un grand nombre d'écrivains dominicains, célèbres par leur génie et leur doctrine, ont laissé en l'honneur de la sainte Vierge les plus riches monuments de science et de piété. Les uns ont écrit pour combattre les hérétiques qui poursuivaient contre elle leur guerre sacrilège ; les autres pour proclamer sa dignité suréminente ; les autres pour éveiller ou enflammer dans les âmes la dévotion envers elle. Saint Thomas d'Aquin dans son VIII^e opuscule et dans de nombreux passages de sa Somme ou

de ses autres ouvrages, a célébré ses louanges ; le bienheureux Albert le Grand a composé la Bible de Marie, et plusieurs ouvrages en son honneur ; saint Vincent Ferrier, le grand apôtre du quinzième siècle, a prononcé de nombreux sermons à l'occasion de ses mystères et de ses grandeurs ; saint Antonin, archevêque de Florence, Vincent de Beauvais, Bernard Guido, le B. Jean-Dominique, Jean de Torrecremata, Pierre de Vicence, Abraham Bzovius, Thomas Malvenda, Nicolas Coeffeteau, Sanchez, Marie-Alain de la Roche et cent autres ont chanté à l'envi dans leurs ouvrages, la gloire de l'auguste Mère.

Frères de la Vierge Marie ! — le moyen âge avait bien su trouver le mot qui disait le tout possible.

Mais on le sait, à part cette dévotion générale que nous venons de rappeler, les Dominicains en ont une autre plus particulière qu'ils tiennent de leur père comme un héritage, dévotion six fois séculaire, personnifiée en quelque sorte par l'Ordre lui-même, et qui a été de tout temps sa caractéristique, comme aussi la meilleure part de sa vie intime et la grande puissance de son action extérieure : nous avons nommé le Rosaire, le très saint Rosaire, aujourd'hui la dévotion universelle parce qu'elle est par excellence la dévotion du chef universel de l'Eglise.

Nous nous sommes demandé, il y a longtemps déjà, si, — la question du devoir mise à part — les fils de saint Dominique établis depuis plus de vingt ans sur cette chère et pieuse terre du Canada n'avaient pas acquis le droit de prêcher au peuple, non plus seulement de vive voix, mais par le moyen de la presse, la dévotion à la Vierge en général, et leur dévotion favorite du Rosaire en particulier. Ces quelques pages n'ont pas d'autre but que de poser plus amplement la question, et de solliciter une réponse.

L'objet premier et principal de notre Revue serait donc la diffusion, par tous les moyens dont nous pouvons disposer, de cette bénie dévotion considérée sous toutes les formes où elle se présente : grand Rosaire, Rosaire perpétuel, Rosaire vivant, etc. Pour satisfaire aux plus pressantes exigences, nous en donnerons d'abord une petite *somme* ou *résumé* très abrégé, puis viendra l'étude méthodique du Rosaire, aussi complète que nous pourrons la faire, et en même temps, pour chaque mois, l'exposition pieuse d'un des mystères, selon l'ordre liturgique.

Secondairement, nous ferions aussi une place aux au-

tres dévotions et œuvres dominicaines, comme la confrérie du saint Nom de Jésus, la milice angélique de saint Thomas d'Aquin, le tiers-Ordre séculier ; et notre Revue resterait encore ouverte, et aussi largement que nous le pourrions, à d'autres dévotions chères au peuple canadien, comme celle de la sainte Famille et surtout celle de la "bonne sainte Anne."

Telle serait donc la part de la piété, avec tout ce qui sera de nature à l'entretenir dans les âmes, car c'est là le but unique de cette Revue. Naguère dans une grande église de Brooklyn, un ministre protestant, résumant d'un mot l'œuvre de la prédication contemporaine par la parole et par la plume, disait avec une franchise que nous admirons, même si elle nous atteint nous aussi prêtres catholiques : *too much talk, not enough work* : "Trop de mots, pas assez de pratique." Nous voulons peu de mots, peu d'élaborations de rhétorique, même très peu de métaphysique, malgré le respect et l'attachement que nous professons pour ce qui, depuis six siècles, a été la vie intellectuelle de notre Ordre, mais beaucoup, beaucoup de pratique, et nous espérons qu'on n'aura jamais lieu de nous dire, par manière de reproche, en retournant la parole de l'honnête pasteur : *too much work, not enough talk*.

Mais la théologie n'est pas tout entière dans la métaphysique, et comme de l'exploiter dans ses questions actuelles et dans ses conclusions pratiques, dogmatiques ou morales, canoniques ou liturgiques, pourra servir notre cause et entrer dans notre cadre, nous consacrerons de temps en temps quelques pages à l'étude, sinon à la solution, de certaines questions intéressant la foi ou les mœurs, ou la piété en général. A ce propos, si nos abonnés, à quelque rang qu'ils appartiennent, nous témoignent assez de confiance pour nous soumettre leurs difficultés—nous entendons celles qui peuvent venir devant le public,—nous mettrons tout en œuvre pour leur donner les réponses qu'ils désirent. Il va de soi que nous garderons secret ce qui doit rester secret comme le nom des personnes, et le reste.

De même, comme il y a aussi une vraie théologie et toute une législation du Rosaire, et que nombre de questions peuvent nous être posées à ce sujet, nous y répondrons également par la voie de la Revue.

Avec la piété et la théologie, viendra l'histoire, et ici

nul ne nous accusera, pensons-nous, de faire de notre feuille un *pro-domo*, si au moins de fois à autre, nous allons puiser dans les annales si riches de notre Ordre. Six et bientôt sept siècles d'existence ont dû voir passer bien des hommes et des choses qui méritent de notre part cette reviviscence.

Pourtant, ici pas plus qu'ailleurs, notre Revue ne sera exclusive. La partie historique ne devant être comme la partie théologique que le dédoublement de la première et principale, c'est-à-dire de la partie dévotionnelle, nous publierons volontiers, tout ce qui, venu du dedans ou du dehors, entrera dans ce cadre, et servira les intérêts spirituels qui nous tiennent tant au cœur.

Ajoutons que les beaux-arts, pouvant être à leur tour une prédication, comme le disait déjà saint Basile au quatrième siècle, nous les appellerons à notre aide. ce qui veut dire que tous les mois, si nos ressources le permettent, nous reproduirons en gravures aussi exactes et parfaites que possible, les principaux sujets de peinture ou de sculpture religieuse relatifs à nos dévotions. Dans cette vue, nous accepterons avec reconnaissance les dons de xylogravures, photogravures, photographies, *images* quelconques d'un vrai mérite, qu'on voudrait bien nous offrir pour la reproduction.

De plus, chaque livraison, au moins jusqu'à nouvel ordre, fournira un cantique avec sa notation. Nous publierons d'abord des cantiques du Rosaire, la bonne Providence nous ayant permis d'en réunir une assez riche collection. Et encore ici, comme pour les gravures, nous demandons le concours de nos abonnés.

Enfin, au risque de ne pas servir toujours des nouvelles très fraîches, ce qui est le privilège exclusif des journaux quotidiens, nous ferons tous les mois un peu de chronique religieuse.

Tel serait donc l'ensemble de notre programme, si toutefois nous voulons nous lier à un programme, nous voulons dire à un autre que celui dont un seul mot fait tout le résumé et comme notre devise : PIETAS, car à celui-là nous entendons nous attacher et rester fidèles.

Pour ce qui est de la rédaction, elle ne sera pas non plus une œuvre exclusivement personnelle, mais collective. Outre que d'après les lois de l'Ordre. aucun frère-

prêcheur ne peut rien publier sans l'examen et l'approbation de trois Pères nommés à cette fin par les supérieurs majeurs, ce qui double, et triple, et quadruple déjà la personne du rédacteur officiel de cette Revue, tous les Pères Dominicains de la diète canadienne sont de droit, et nous l'espérons, seront aussi de fait les rédacteurs de notre feuille. Et, nous en exprimons le vœu, ce comité de rédaction s'élargira encore; car, en même temps que nous remercions par avance quelques écrivains distingués qui nous ont fait espérer leur collaboration, nous invitons toute plume sérieuse à prendre part à notre œuvre.

Matériellement, la Revue sera publiée par livraisons mensuelles de trente-deux pages, dans le format de la présente circulaire, avec le même type et sur le même papier.

Elle *partira* de janvier prochain, c'est-à-dire que si, comme tout l'annonce, la publication en est retardée de quelque temps, nous livrerons cependant les numéros rétrospectifs. Nous espérons que le retard ne dépassera pas le milieu ou la fin de janvier, de sorte que, à cette date, nous pourrons donner simultanément les livraisons de janvier et de février. Par la suite, les cahiers seront servis pour les premiers jours de chaque mois.

Le prix de l'abonnement isolé pour le Canada et les Etats-Unis est de \$1.00 par an; pour l'étranger de \$1.25. Mais pour encourager et rémunérer un peu la propagande,—et nous espérons en effet qu'elle se fera sur une large échelle—nous offrons des avantages ou remises, comme on a pu le voir au verso de la première page.

Les correspondances concernant la rédaction ou l'administration (ou les abonnements), pourront être adressées simplement :

REVUE DU ROSAIRE,

ST-HYACINTHE, P. Q. (Canada).

On pourra ajouter sur un coin de l'enveloppe : *Rédaction* ou *Administration*, selon qu'il y aura lieu.

Nous joignons à cette circulaire un blanc d'abonnement qu'on voudra bien nous retourner le plus tôt possible—après l'avoir rempli.

Un ami nous écrivait naguère : “ Il me semble qu'il n'y a pas une famille canadienne, qui, après tant d'appels de sa Sainteté Léon XIII, ne sera heureuse de

souscrire à une Revue du Rosaire rédigée par des fils de saint Dominique."

Veuille la sainte Vierge Marie que cette parole pour nous si douce se réalise !

En tout cas, ce que nous sollicitons en terminant, et ce que nous attendons de notre population canadienne en général, c'est la SYMPATHIE. On connaît ce mot si vrai du Père Faber : " Que d'établissements pour le soulagement des pauvres ou pour le salut des âmes ont languï, plutôt faute de sympathie que faute d'argent ! La sympathie, cela coûte si peu . . . et cependant, faute de la trouver, plus d'une générosité a fini par céder les armes à son accablement solitaire ! "

Eh bien, encore une fois, la sympathie pour notre œuvre, la sympathie pour notre Dame et Mère, la sympathie pour le Christ dont le Rosaire est toute l'histoire et tout l'Évangile, nous l'attendons, non seulement de quelques-uns mais de tous, et ainsi notre œuvre cessera d'être une œuvre individuelle ou simplement collective pour devenir en réalité une œuvre nationale, tout entière à la gloire de Dieu, du Christ et de la sainte Madone !

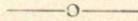
Et vous, ô Vierge Marie, dont Dieu a fait l'Amour immense en le faisant maternel, donnez-nous aussi vous-même votre sympathie, afin que notre œuvre se console si elle se heurte à l'épreuve, et qu'elle vous rapporte tout l'honneur, si elle est couronnée.

LES DOMINICAINS DU CANADA.

St-Hyacinthe,
le 8 décembre 1894,
Fête de l'Immaculée-Conception.



LETTRES DE SON EMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU
ET DE NOSSEIGNEURS LES EVÊQUES.



ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC.

Québec, le 19 décembre 1894.

T. R. PÈRE P. DUCHAUSSOY,

Prieur du couvent des Dominicains, St-Hyacinthe

Mon Très Révérend Père,

Les Pères de votre couvent de St-Hyacinthe sont à la veille de faire paraître une Revue en l'honneur de Notre Dame du St Rosaire, et vous me demandez en leur nom de bénir cette revue et de l'encourager.

C'est de tout cœur que je me rends à votre désir. Que Notre Seigneur, par l'entremise de sa sainte Mère, bénisse cette pieuse revue et lui accorde le plus grand de tous les succès, un succès populaire !

En ma qualité de Cardinal créé par le Pape du Rosaire, je ne puis qu'encourager fortement une publication qui, entre les mains des fils de St Dominique, servira efficacement à répandre dans notre pays la dévotion au Rosaire : dévotion sur laquelle Sa Sainteté Léon XIII fonde de si grandes espérances pour le triomphe de l'Église.

Agréé, mon cher Père,

l'assurance de mon cordial dévouement en Notre Seigneur,

E. A. CARD. TASCHEREAU, ARCH. DE QUÉBEC

SA GRANDEUR MGR. BÉGIN, ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC.

Québec, le 19 décembre 1894.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DUCHAUSSOY,

Prieur du couvent des Dominicains, St-Hyacinthe.

Mon Très Révérend Père,

Je salue avec bonheur l'apparition de votre revue mensuelle "*Le Rosaire*." C'est bien dans une maison de Dominicains que devait naître une pareille publication, sans compter que votre couvent, avec son nombreux personnel, avec les hommes distingués qu'il renferme, me paraît parfaitement outillé pour mener à bonne fin cette entreprise.

Je demande à Dieu qu'il bénisse votre Revue et qu'il en favorise la diffusion au milieu de notre peuple. Que "*Le Rosaire*" aille partout, aux plus humbles foyers comme dans les plus riches demeures, apprendre à tous à aimer la Sainte Vierge, en qui le Souverain Pontife, dans les mauvais jours que nous traversons, met tout son espoir. Avec le Rosaire, Léon XIII nous met en mains une arme invincible et nous assure l'appui victorieux de celle que l'Eglise appelle à juste titre le secours des chrétiens, le marteau de toutes les erreurs et de toutes les hérésies. En effet, quand on a une solide dévotion à la Mère de Dieu et qu'on la prie assidûment, on est fidèle aux grands devoirs de la vie chrétienne, et l'on demeure inviolablement attaché à la vérité catholique.

Si votre Revue pénètre, comme je l'espère, dans les centres canadiens-français des Etats-Unis, parlez de temps en temps à nos chers compatriotes de la patrie absente. J'ai souvent constaté que c'est un moyen excellent de les conserver bons chrétiens. Ils se rappellent alors les premières leçons de vertu reçues sur les genoux d'une mère, les enseignements du catéchisme, les douces émotions qu'ils ont ressenties dans l'église de leur village au jour de leur première communion. Puis, avec un sentiment de véritable et salutaire componction, ils se disent : Qui me donnera de vivre comme aux jours heureux de mon enfance !

Je souhaite beaucoup que votre Revue soit fidèle au programme qu'elle s'est tracé. Il faut que la variété des matières constitue un véritable attrait pour le lecteur. Si nous voulons que le peuple lise, il faut l'intéresser, et souvent, l'intérêt, il le fait consister dans le groupement de petits articles variés qui l'instruisent sans le fatiguer.

Encore une fois : félicitations et bon succès !

Veillez agréer, mon très Révérend Père, l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués en N. S.

† L. N., ARCH. DE CYRÈNE.

SA GRANDEUR MGR. WALSH, ARCHEVÊQUE DE TORONTO.

TORONTO, December 22nd, 1894.

Very Revd Father,

It gives me pleasure to learn that you intend to publish a monthly Review entitled "Le Rosaire". This is a meritorious undertaking and cannot fail to do a great deal of good amongst the good French Canadian people. I bless this good work and wish it every success.

Believe me,

Yours respectfully in Xto,

† JOHN WALSH, ARCH'P OF TORONTO.

SA GRANDEUR MGR. DUHAMEL, ARCHEVÊQUE D'OTTAWA.

ARCHEVÊCHÉ D'OTTAWA,

le 18 décembre 1894.

RÉVÉREND PÈRE DUCHAUSSOY, O. P.

Prieur des Dominicains de St.-Hyacinthe.

Mon Révérend Père,

Vous me faites plaisir en m'annonçant que vous allez faire paraître une Revue mensuelle en l'honneur de Notre Dame du Rosaire. Je bénis de tout cœur votre louable entreprise et je vous souhaite le plus grand succès.

J'ai l'honneur d'être,

Mon Révérend Père,

Votre dévoué serviteur,

† J.-THOMAS, ARCHEV. D'OTTAWA.

SA GRANDEUR MGR. MOREAU, EVÊQUE DE SAINT-HYACINTHE.

EVÊCHÉ DE ST-HYACINTHE, CANADA.

Saint-Hyacinthe, 15 décembre 1894.

TRÈS REVD PÈRE P. DUCHAUSSOY, F. P.

Mon Révérend Père,

Je bénis le bon Dieu de la pieuse pensée que vous avez eue de publier une Revue mensuelle pour faire connaître les dévotions propres à votre saint Ordre, surtout celle qui prime toutes les autres, le SS. Rosaire de la Bienheureuse Vierge Marie.

Vous entrez par là dans les intentions de notre Bienheureux Père Léon XIII, qui a tant fait depuis le commencement de son glorieux Pontificat pour exalter la puissance et la bonté de la sainte Reine du Rosaire, et pour vivifier la grande Confrérie du saint Rosaire, si riche en grâces et en fruits de salut.

Votre pieuse publication fera si bien connaître et goûter cette sanctifiante Confrérie, qu'on en demandera avec instances l'établissement partout, afin qu'on puisse s'y agréger, et bénéficier des immenses ressources spirituelles qu'elle renferme. Un de mes ardents désirs sera alors comblé.

Je bénis de tout cœur, mon Révérend Père, votre pieuse entreprise, et je lui souhaite un complet succès. J'y souscris avec bonheur, et je désire que toutes les familles de mon diocèse s'y abonnent.

Votre bien sincèrement dévoué en N. S.,

† L.-Z., EV. DE ST.-HYACINTHE.

SA GRANDEUR MGR. DECELLES, COADJUTEUR DE MGR. DE SAINT-HYACINTHE

ÉVÊCHÉ DE ST-HYACINTHE, CANADA.

Saint-Hyacinthe, 18 Décembre 1894

T. REV. PÈRE F. DUCHAUSSOY, O. S. D.,

Prieur du couv. de St.-Hyacinthe, St.-Hyacinthe

Mon Très Révérend Père,

J'approuve et bénis de tout cœur votre projet de publication d'une *Revue du St Rosaire*.

Cette publication répond aux désirs de tous ceux qui comprennent que, pour bien connaître et populariser la dévotion du Très-Saint Rosaire comme le demande si instamment le Chef de l'Eglise, le concours de la presse ne peut être que très utile.

Je suis heureux de voir cette tâche glorieuse assumée par les Fils de saint Dominique, à qui appartient comme de droit, l'honneur de faire connaître et aimer cette belle dévotion.

La connaissance particulière que j'ai des hommes qui auront la direction de cette Revue me donne l'assurance qu'elle répondra pleinement à l'attente des âmes pieuses qui la patroniseront.

Je prie donc Dieu de bénir et couronner de succès, les efforts de votre zèle pour la gloire de notre sainte Religion, et me souscris, avec la plus haute considération,

Votre très humble et tout dévoué en N. S.,

† MAX., EV. DE DRUZIPARA.

SA GRANDEUR MGR DE GOESBRIAND, EVÊQUE DE BURLINGTON.

CATHEDRAL OF THE IMMACULATE CONCEPTION.

Burlington, Vermont, le 17 Déc. 1894

Mon Révérend Père,

Que la sainte Vierge bénisse votre entreprise.

Tout à vous,

† LOUIS, EV. DE BURLINGTON, VT.

SA GRANDEUR MGR. LAFLÈCHE, EVÊQUE DES TROIS-RIVIÈRES.

Les Trois-Rivières, 19 décembre 1894.

Au Très Rév. Père Duchaussoy, Sup. O. S. D.

Mon Très Révérend Père,

Bien que j'aie déjà recommandé les Annales du S. Rosaire, qui se publient dans la paroisse du Cap de la Magdeleine où cette dévotion a été établie canoniquement il y a déjà deux siècles, je recommande encore bien volontiers la revue que vous allez publier sous le titre " Le Rosaire et les autres dévotions dominicaines. Ces deux publications contribueront à répandre de plus en plus la dévotion du Très Saint Rosaire que le Souverain Pontife Léon XIII recommande avec tant d'instances depuis quelques années surtout, comme étant l'un des remèdes les plus puissants pour combattre les maux dont la société chrétienne a tant à souffrir dans la période lamentable que nous traversons. L'ignorance en matière religieuse, et les débordements du sensualisme de notre époque, sont évidemment les deux grandes plaies des sociétés modernes, comme elles l'étaient à l'époque de saint Dominique et de saint François d'Assise. Voilà pourquoi sans doute Dieu a inspiré au Souverain Pontife d'appliquer à ces sociétés atteintes du même mal, les mêmes remèdes, le Rosaire qui est la formule abrégée de la doctrine chrétienne, et le Tiers-Ordre de la pénitence de St-François d'Assise qui est la plus puissante réaction contre le sensualisme payen qui envahit la société chrétienne.

Je vous souhaite donc le plus complet succès dans cette publication si conforme aux recommandations du Saint Père, et je demeure

Votre dévoué serviteur,

† L.-F., EV. DES TROIS-RIVIÈRES.

SA GRANDEUR MGR. PAUL LA ROCQUE, ÉVÊQUE DE SHERBROOKE.

Evêché de Sherbrooke, 22 décembre 1894.

Mon Très Révérend Père,

Il appartenait, de droit, aux fils du grand patriarche saint Dominique, d'entreprendre l'œuvre importante que vous m'annoncez : la publication, en Canada, d'une revue mensuelle en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire.

Vous dire que je loue votre projet; que je lui donne, large et profonde, la sympathie que vous sollicitez, c'est rendre bien imparfaitement le sentiment de vrai bonheur que j'éprouve à la pensée que notre chère Dame du Rosaire aura bientôt son organe officiel parmi nous.

Faire connaître davantage la Très Sainte Vierge en vulgarisant la notion du Rosaire, tel est le but principal que vous vous proposez. Or, le Rosaire, Léon XIII l'a clairement démontré dans ses admirables encycliques, est une forme de prière qui résume toute l'histoire du christianisme. Sous les yeux du pieux fidèle qui en a l'intelligence et la pratique, elle fait passer, comme dans un magnifique panorama, toutes les humiliations, toutes les souffrances et aussi toutes les gloires du Divin Rédempteur.—Donc, vulgariser le Rosaire, c'est faire connaître Jésus davantage, c'est répandre avec plus de profusion, la bonne semence de la vérité, selon cette parole du Sauveur lui-même : *Ego sum veritas*. Par la connaissance de la vérité, selon cette autre parole de nos Saints Livres : *Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos*, les hommes arrivent infailliblement à la vraie liberté, et par celle-ci, au bonheur.

C'est vous dire sans réticence que je vois dans l'œuvre que vous entreprenez un but tout à la fois religieux et patriotique. A ce double titre, auquel je me crois en droit d'ajouter celui d'une franche amitié, vous pouvez compter sur mon concours empressé.

Priant Dieu de bénir la nouvelle revue et de lui accorder longue vie et prospérité, je demeure,

Mon Révérend Père,

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

† PAUL, EV. DE SHERBROOKE.

SA GRANDEUR MGR. LABRECQUE, EVÊQUE DE CHICOUTIMI.

Evêché de Chicoutimi, 20 décembre 1894.

R. P. DUCHAUSSEY, Prieur des Dominicains, St-Hyacinthe.

Mon révérend Père,

Je suis heureux d'apprendre que vous vous proposez de faire paraître une Revue mensuelle en l'honneur de Notre Dame du Rosaire, à partir du mois de janvier prochain.

Je ne saurais trop vous louer pour cette pieuse entreprise destinée à répandre parmi notre peuple la dévotion au S. Rosaire, si chère au Souverain Pontife Léon XIII, et si féconde en fruits salutaires pour notre population canadienne. Je bénis de tout cœur cette œuvre à laquelle je souhaite tout le succès qu'elle mérite. Je ne manquerai pas de la recommander au clergé et aux fidèles de mon diocèse.

Veillez agréer, mon révérend Père, l'assurance de mon entier dévouement,

† M.-T., EV. DE CHICOUTIMI.

SA GRANDEUR MGR. EMARD, EVÊQUE DE VALLEYFIELD.

Valleyfield, 30 décembre 1894

Mon Révérend Père,

Ayant pris connaissance de votre honorée lettre du 15 du courant, arrivée ici pendant mon absence, je m'empresse de vous dire que, de tout cœur, je me joins à tous mes vénérés collègues de l'épiscopat pour souhaiter une cordiale bienvenue à la publication que vous avez entreprise en l'honneur et sous le titre du Très Saint Rosaire. Je demande au bon Dieu de répandre sur cette œuvre, appelée à produire un grand bien, ses plus abondantes bénédictions, et je souhaite vivement qu'elle se répande le plus possible dans nos familles canadiennes.

J'ai l'honneur d'être,

Mon Révérend Père,

Votre très dévoué serviteur,

† JOSEPH-MÉDARD, EVÊQUE DE VALLEYFIELD.

SA GRANDEUR MGR. LORRAIN, VICAIRE-APOSTOLIQUE DE PONTIAC.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC.

Pembroke, 18 Décembre 1894.

AU REVD PÈRE P. DUCHAUSSOY, O. S. D., PRIEUR.

Mon Révérend Père,

C'est avec plaisir que j'apprends que vous vous proposez de faire paraître prochainement une Revue mensuelle, en l'honneur de Notre Dame du Rosaire.

De tout cœur, je bénis cette entreprise, et lui souhaite les meilleurs succès.

Propager la dévotion au saint Rosaire, la faire aimer, la faire pratiquer, c'est faire l'œuvre du saint Père Léon XIII ; c'est travailler de la

manière la plus efficace, au salut des âmes, à la gloire et au triomphe de la sainte Eglise.

Bien sincèrement,

Votre tout dévoué serviteur en J.-C.

† N. Z. LORRAIN, V. A. P.

MGR. MAROIS, PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, VICAIRE-GÉNÉRAL DE
L'ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC

18 décembre 1894

Très Révérend Père,

Je viens de recevoir la circulaire annonçant la publication d'une revue mensuelle sur le Saint Rosaire et les autres Dévotions Dominicaines. Que Dieu en soit béni, notre Mère Immaculée glorifiée, et les Frères de la Vierge Marie, eux-mêmes, mille fois remerciés ! Quelles plus belles étrennes pouviez-vous nous préparer pour 1895 ? Nous promettre de nous parler mensuellement, comme les excellents et vénérés Pères Dominicains savent le faire, avec l'intelligence parfaite des besoins de notre temps, la connaissance approfondie des hommes et des choses, de la dévotion la plus chère au cœur de l'homme après les hommages qu'il rend à son Dieu, n'est-ce pas venir au devant de son plus cher désir, répondre à ses aspirations les plus vives, rencontrer un pressant besoin ? Aussi, Très Révérend Père, je me sens porté à reprocher au digne auteur du prospectus le sentiment de crainte qui paraît l'agiter au sujet de la nouvelle publication ! Si vous avez le privilège de porter le doux nom de Frères de la Vierge Marie, ne sommes-nous pas tous ses enfants chéris ? Et pouvez-vous songer à intéresser davantage l'esprit et le cœur d'un fils bien né qu'en lui parlant de sa Mère ?

Comptez, mon Révérend Père, que le succès le plus complet couronnera cette entreprise ! Elle vous permettra de pénétrer mensuellement au sein de toutes nos familles canadiennes et d'y exercer cette influence salutaire attachée à votre parole apostolique quand vous nous l'adressez du haut de nos chaires sacrées.

Les vœux que je forme pour le succès de la revue mensuelle sur le saint Rosaire viennent du plus profond de mon cœur ! Je vous prie de les agréer, Mon Révérend Père, avec l'hommage respectueux de mes sentiments les plus sincèrement dévoués.

C. A. MAROIS, V. G.

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DÉVOTIONS DOMINICAINES.

— o —

JANVIER 1895.



NOTRE DAME DU ROSAIRE ET LÉON XIII.



LE

ROSAIRE

ET

LEON XIII



Le sujet de notre première gravure sera aussi le sujet de notre première page, et nos lecteurs savent déjà la raison de l'un et de l'autre.

La pensée du peintre est très simple et très sublime à la fois. Elle est simple, parce que, rien n'est en effet plus simple pour un grand Pape, s'appelât-il Léon XIII, que de s'agenouiller comme le plus petit des fidèles devant la Vierge, et de convier à son autel ceux qui veu-

lent faire, comme lui, l'expérience de sa tendresse et de sa puissance. Elle est sublime, parce que, dans l'appel du Pasteur suprême, c'est l'appel du Christ lui-même que nous entendons ; parce que, dans le Pontife qui s'agenouille, c'est l'Église entière qui s'agenouille ; parce que, dans le fier et noble esprit qui reconnaît l'excellence et la mystérieuse beauté du Rosaire, c'est toute saine intelligence déjà prête à la reconnaître ; parce que, dans le grand cœur où trois cent millions de fidèles trouvent place, c'est le cœur de trois cent millions de fidèles où la Vierge et lui-même ont la première place !

Le grand pontife Léon XIII, un rosaire à la main, et de l'autre indiquant la Madone et le petit enfant-Jésus radieux qui s'amuse à faire tomber des roses ! Mais l'enfant-Jésus, mais le Christ—et c'est tout un, car le Christ est toujours resté l'enfant-Jésus—mais l'enfant-Jésus n'a donc rien autre chose à faire qu'à jeter des roses, et le Pape lui-même, de son côté, n'a donc rien autre chose à faire qu'à les recueillir ! Mais le gouvernement du monde, mais l'administration de cet immense royaume, mais l'enseignement doctrinal des peuples, mais les misères du dedans et les misères du dehors, mais la répression des désordres et le maintien de la paix, mais les hostilités des puissances et la décadence morale des nations, mais tout ce qui s'impose à une responsabilité la plus lourde qu'il y ait en ce monde : ce n'est donc rien !

Précisément c'est tout, et à ce TOUT Léon XIII entend pourvoir ! Il a commencé, à son avènement, par le dogme, par la rénovation en bloc de toutes les condamnations doctrinales déjà portées par Pie IX et ses autres prédécesseurs ; il finit par le Rosaire. Il a parlé une fois sur le socialisme, le communisme et le nihilisme ; une fois sur le mariage chrétien et contre le divorce ; une fois sur la nature et l'origine du pouvoir civil ; une fois sur la franc-maçonnerie ; une fois sur l'État chrétien et l'État laïc ; une fois sur la liberté humaine, la vie morale et la société ; une fois sur la condition des ouvriers ; une fois sur l'unité de la foi et sur les moyens d'y maintenir ou d'y ramener aujourd'hui les esprits ; il a parlé,—disons-le pour les beaux grands esprits aux dédains superbes—il a daigné parler huit ou dix fois du Rosaire. Nous entendons une parole publique, universelle, comme l'autorité même d'où elle émanait.

Que si on ajoute aux encycliques et aux brefs d'une portée générale, tant de décrets ou de rescrits particuliers en faveur de diocèses, de communautés et d'églises diverses, le grand Pontife aurait *daigné parler* plus de trente fois du Rosaire !

Avec le Rosaire, le Pape entend pourvoir au TOUT dont nous parlions.

Contentons-nous pour le moment de rappeler au souvenir de nos lecteurs ses lettres encycliques et ses principaux décrets, en attendant que nous puissions plus tard les reproduire intégralement, comme c'est notre désir.

Le premier septembre 1883, Léon XIII publia sa première encyclique sur la dévotion du saint Rosaire. Il en ordonne la récitation dans toutes les églises paroissiales durant le mois d'octobre, et si les évêques le jugent opportun, dans les autres églises et chapelles dédiées à la sainte Vierge. Il exhorte vivement les chrétiens à dire le chapelet, soit en particulier, soit en famille, et leur accorde de précieuses indulgences pour cette pieuse pratique.

Trois mois s'étaient à peine écoulés, que le saint Père faisait publier, le 24 décembre 1883, un bref dans lequel il exprimait sa joie d'avoir vu les fidèles de toutes les parties du monde, répondre avec tant d'empressement à son invitation, et une seconde fois il les exhortait à persévérer dans l'habitude quotidienne du chapelet. En même temps, il manifestait le désir que le rosaire fût récité tous les jours dans l'église principale de chaque diocèse, les dimanches et les jours de fête dans les églises paroissiales. Il prescrivait d'ajouter à la fin des litanies de la sainte Vierge l'invocation *Regina sacratissimi Rosarii, ora pro nobis*, "Reine du très saint Rosaire, priez pour nous."

Une nouvelle encyclique, datée du 20 août 1885, renouvela les prescriptions précédentes, en accordant les mêmes indulgences et les mêmes faveurs pour la récitation du Rosaire pendant le mois d'octobre.

Cette même année, un décret de la congrégation des Rites déclarait que la récitation du Rosaire pendant le mois d'octobre était désormais prescrite d'une manière permanente, tant que dureraient les tristes circonstances au milieu desquelles nous vivons, c'est-à-dire tant qu'il ne nous serait pas donné de rendre grâces à Dieu pour la restitution au souverain Pontife de sa pleine liberté.

Un second décret de la même congrégation, en date du 26 août 1886, réitéra les mêmes recommandations. C'était, pour Léon XIII, l'année de son jubilé. Il fit un appel plus chaleureux encore aux fidèles pour les presser de recourir à Marie, puisque Dieu a voulu que nous recevions toutes ses grâces par elle, suivant la parole de saint Bernard : *Totum nos habere voluit per Mariam.*

Par un troisième décret de la congrégation des Rites, du 11 septembre 1887, le souverain Pontife élevait la fête du Rosaire au rite double de seconde classe, et, le 5 août 1888, il la décorait d'un *office propre avec messe.*

Par son encyclique *Quamquam pluries*, du 15 août 1889, il associe la dévotion de saint Joseph à celle du Rosaire, et accorde de nouvelles indulgences.

Une autre encyclique du 22 septembre 1891 expose la nécessité de la prière et son efficacité assurée, surtout lorsqu'on l'adresse à Dieu par l'intermédiaire de Marie. Or, dit ici Léon XIII, de toutes les formules de prière que l'on peut adresser à la mère de Dieu, il n'en est pas de plus utile à celui qui prie, ni de plus puissante contre les ennemis de l'Église que le saint Rosaire.

Le 7 septembre 1892, le Pontife déplore l'ignorance, source d'erreur et de péché, qui règne dans le monde. Il faut recourir à Marie pour dissiper cette ignorance et se prémunir contre les envahissements du mal. Le Rosaire, outre qu'il nous obtient la grâce, nous fait mieux connaître les mystères de notre religion, et présente à nos yeux, en même temps que d'admirables et divins exemples, les motifs les plus puissants de pratiquer la vertu.

L'encyclique du 8 septembre 1893 nous montre les fruits que nous pouvons retirer de la méditation des mystères joyeux, douloureux et glorieux. Elle dit de plus combien il est utile de s'agréger à quelque confrérie du Rosaire.

Enfin l'encyclique du 8 septembre 1894 expose que l'office de médiatrice de la grâce divine rempli par la très sainte Vierge auprès de Dieu, trouve son expression parfaite dans le Rosaire. Rien ne nourrit mieux la piété que la contemplation des mystères sacrés dont il se compose, unie à la récitation répétée des prières qui accompagnent cette méditation.

Telle est l'analyse très rapide des lettres et des enseignements du saint Pontife au sujet de notre chère dévotion.

Et pendant qu'il la prêchait ainsi au monde entier, il tournait ses regards vers ceux de ses enfants qui ont mission spéciale de la propager, et le 20 novembre 1883, il écrivait à notre révérendissime Père Larroca, de regrettée mémoire, alors maître-général de l'Ordre :

“Puisque, mon très cher Fils, la diffusion, parmi le peuple catholique, de cette dévotion salutaire a été confiée aux religieux de votre Ordre par votre saint fondateur lui-même, en même temps que Nous vous félicitons vivement pour tout ce que, de nos jours, vous avez accompli avec tant de zèle en ce sens, Nous vous exhortons fortement à rester de plus en plus fidèles à cette mission qui est la vôtre, en entretenant et en propageant de tout votre pouvoir la pratique du Rosaire : Nous-même n'ayant aucun doute que les fruits de salut qui en naîtront pour l'Église, seront d'autant plus abondants que cette forme de prière deviendra elle-même plus universelle et plus chère au cœur des Fidèles¹.”

Deux mois auparavant, dans une audience accordée au Vicaire-général de l'Ordre, le saint Père lui avait dit avec une éloquence que traduisait encore mieux la parole, non plus écrite mais parlée : “Que les enfants de saint Dominique se lèvent tous pour le combat ; qu'ils prennent, comme de valeureux soldats, les armes que leur a fournies avec une si merveilleuse prévoyance leur bienheureux fondateur ; qu'ils établissent partout le Rosaire de la Vierge Marie, et s'emploient de tout leur zèle à le faire connaître, aimer et pratiquer ; qu'ils forment de tout le peuple chrétien une sainte milice marchant sous l'étendard du Rosaire. Et pour que les fidèles soient plus vite persuadés, et s'attachent plus étroitement à cette dévotion, qu'ils les instruisent de ses avantages, de ses indulgences et privilèges.”

Un Dominicain eût-il pu oublier que, un jour, il s'est appelé *Frère de la Vierge Marie* ; que, jadis, à son Père à lui, qui, à trente-six ou quarante ans, priaient encore la

¹ Quoniam vero tuo potissimum Religioso ordini, Dilecte Fili, ex sancti conditoris vestri instituto ministerium commissum fuit hoc salutare pietatis opus in catholico populo promovendi, dum vobis plurimum gratulamur pro iis quæ in hanc rem studiose hoc tempore peregeritis, vehementer etiam Vos hortamur ut huic vestro muneri in dies magis respondentes, strenuam operam Rosarii exercitationi fovendæ, et propagationi curandæ navetis, cum non dubitemus eo uberiores salutis fructus Ecclesiæ obventuros quo latius isthæc precandi ratio effundatur, et quo fervidior devoti animi sensu a Fidelibus usurpetur. (*Acta sanctæ Sedis* . . . p. o societate S. S. Rosarii, etc, vol II. p. 509.)

Vierge comme un enfant, la Vierge a donné un chapelet en lui disant : " Prends et marche, je t'accompagne et mon Fils avec moi ; " eut-il oublié que, pendant des siècles, des hommes grands en parole et en œuvre, n'ont pas eu d'autre arme que celle-là, avec leur foi et leur amour ; que depuis sept cents ans bientôt, partout où la robe blanche a passé, le rosaire de Dominique a passé ; que partout où la parole dominicaine a parlé, elle a parlé d'abord son *Ave Maria* ; que cent mille hérétiques se sont convertis à la voix de son bienheureux Père et des millions de pécheurs à la voix de ses successeurs ; que les martyrs de son Ordre ont de tout temps, et jusqu'à nos jours, comme au Tonkin, marché à la mort, en chantant leur Rosaire ; eût-il, d'autre part, à côté de l'oubli, le sentiment très profond de son impuissance, la parole de Léon XIII tant de fois répétée lui rappellerait le premier devoir de sa mission d'apostolat, et, comme toute parole tombée d'en haut qui porte avec elle sa grâce et sa force en portant la loi, lui donnerait confiance en une puissance qui n'est pas la sienne, mais celle de la Vierge Marie et du Christ !

Nous nous souvenons, et nous avons confiance.

FR. PAUL CHARLAND,

des frères-prêcheurs.

LE CHAPELET DE BUIS.

Dans le pesant missel le clerc lit ses prières,
 Le moindre enfant du bourg suit l'office romain ;
 Toi, Jeanne, tu rougis en baissant tes paupières :
 Ignorante, tu n'as qu'un rosaire à la main.

On ne t'a point, petite, envoyée à l'école ;
 C'était le temps d'aller, de maison en maison,
 Cueillir de la pitié le pain noir ou l'obole !
 Mais l'ange en souriant prend ta douce oraison.

Il ne faut pas te plaindre, orpheline oubliée !
Vois, les petits oiseaux savent-ils plus que toi ?
Pourtant Dieu les écoute à travers la feuillée,
Lui jeter au matin leur cantique de foi.

Il laisse à lui monter tout ce que l'âme exhale
D'espérance naïve et d'amour ingénu,
Et le son de ta voix plaintive et virgine
Parmi tant de concerts est toujours reconnu !

Que l'*Ave Maria* sur ta lèvre fleurisse !
Va, toujours les parfums en raviront le ciel :
Aux fleurs du paradis il n'est point de calice
Avec senteur plus fraîche et plus suave miel.

Le chapelet de buis que t'a laissé ta mère,
Souvenir, talisman, seul et sacré trésor,
A reçu de tes yeux plus d'une larme amère,
Et peut-être dois-tu bien le mouiller encor !

A chacun de ses grains mêlant une tristesse,
Tes douleurs ont passé le nombre de tes jours ;
Mais, Jeanne, écoute-moi : sous ton doigt qui le presse
Germent à chaque grain d'éternelles amours.

Sur le livre où l'azur et l'or qui s'entrelacent,
Entourent de festons les images des saints,
Peut-être par instants les cœurs distraits se lassent :
Ton rosaire jamais n'a glissé de tes mains.

Laisse aux jeunes beautés, Jeanne, pauvre orpheline,
La splendeur des velours qu'aiment leurs yeux séduits,
Et les hymnes savants ! . . . Dieu te voit et s'incline :
Egrène lentement ton chapelet de buis !

A. LESTOURGIE.

NOTRE ETUDE DU ROSAIRE

Le Rosaire produit dans les âmes de grands fruits de piété—c'est un fait. Quand on veut pardonner, quand on veut être bon, être doux, on prend son rosaire ; au parfum qui s'exhale de ces roses effeuillées, l'âme se fait très humble, très douce surtout : “ La piété est le partage de ceux qui sont doux ”, disait saint Augustin.

Le Rosaire rend l'âme pieuse—mais pour cela, il faut qu'il soit compris dans toute sa vérité.

Expliquer le Rosaire, voilà le grand but que nous nous proposons dans cette publication. Le Rosaire, c'est la grande dévotion des temps présents, mais, plus une dévotion est répandue, plus elle est populaire, plus aussi elle a besoin d'être expliquée et bien comprise.

Il y a deux explications possibles : l'une, ordonnée immédiatement à la pratique, l'autre d'une application plus éloignée ; la première, surtout pieuse, la seconde surtout théologique : toutes deux fondées sur la doctrine certaine et immuable de l'Eglise, toutes deux ayant pour but dernier la perfection des âmes, mais l'une surtout pratique, l'autre surtout doctrinale.

Nous allons entreprendre l'une et l'autre, et dès aujourd'hui l'explication *pieuse*.

Pour ce qui est de l'exposition plutôt doctrinale, nous ne pouvons guère, pour l'heure présente, qu'en exposer le plan général, et nous croyons devoir le faire pour l'information de nos collaborateurs présents ou à venir.

Disons-le ici, puisque c'est peut-être le lieu, si tant de réponses bienveillantes qui ont été faites à notre appel, si tant de noms qui se sont déjà inscrits sur la liste de nos abonnés, peuvent être pour nous un gage d'espérance et une garantie de stabilité, notre Revue vivra, et gloire en soit rendue au Christ comme à la sainte Madone ! En même temps, daignent son Eminence le Cardinal Taschereau et Nosseigneurs les Evêques agréer l'hommage de notre plus vive reconnaissance, pour les lettres si précieuses qu'ils nous ont adressées ! A une heure où nous avons besoin d'une réponse sur l'avenir, ces lettres, parties de si haut, nous l'ont apportée pleine d'encouragements et de promesses.

Nous ne pouvons pas nous méprendre sur les motifs de cet accueil privilégié. Nous l'attribuons à l'invincible charme que le Rosaire a toujours exercé sur les âmes, et à l'ardente sollicitude de nos Evêques pour les intérêts sacrés de la doctrine et de la piété.

Mais puisque Dieu nous permet de compter ainsi sur la durée, il importe de procéder méthodiquement, et tout d'abord de faire connaître notre méthode. Nous éviterons ainsi l'ennui et la peine de remettre à plus tard, et peut-être à l'infini, des articles excellents qui pourraient nous venir, mais dont *l'heure elle-même ne serait pas venue*.

Pourtant, malgré la rigueur apparente de notre programme, qu'il se rassure le distingué collaborateur qui vient de nous promettre une série d'articles intitulés : *Le Rosaire et la Palestine*. Si tant est qu'il faille faire exception, nous la ferons pour lui de grand cœur, et nous l'espérons, dès le mois prochain.

Pour revenir maintenant à notre plan d'étude, nous nous arrêterons d'abord aux NOTIONS GÉNÉRALES sur l'origine du Rosaire ; sur sa nature et sa composition, ou sur l'*essence* même de cette dévotion ; sur l'organisation de la Confrérie et ses conditions.

Nous parlerons ensuite des diverses FORMES de cette dévotion : Rosaire ordinaire, généralement appelé Grand Rosaire, Rosaire perpétuel, Rosaire vivant—et des PRATIQUES propres à chacune d'elles.

Puis viendront les GLOIRES du Rosaire, et ses RICHESSES spirituelles. Pour les premières, nous interrogerons l'histoire, pour les secondes, les documents pontificaux. Les indulgences de notre confrérie sont tellement extraordinaires qu'elles peuvent être et sont en réalité révoquées en doute, même par des personnes d'ailleurs très pieuses et bien disposées. Nous voulons sur ce point faire la pleine lumière en faisant la preuve parfaite, et nous livrerons, au moins dans une traduction, aussi exacte que possible, les pièces authentiques elles-mêmes.

Après cette exposition générale, nous traiterons de chacun des mystères selon l'ordre où ils se présentent. Nous décrirons les lieux qui en ont été les témoins, les personnages qui en ont été les acteurs ou les spectateurs ; nous donnerons avec tout le développement nécessaire les

enseignements théologiques contenus dans chacun d'eux, et les conséquences qui en découlent.

Car il y a une théologie du Rosaire : disons mieux, la théologie, comme l'Évangile, est dans le Rosaire.

C'est une tâche ardue de rechercher dans les vastes développements ou sous les formules abstraites des anciens docteurs la théologie claire, simple, lumineuse. Cette besogne n'est pas celle de tout le monde, c'est celle du prêtre, gardien et défenseur de la doctrine ; c'est celle que s'impose très souvent l'incroyant ; c'est celle encore de quelques curieux, mais ce n'est pas celle de la foule.

C'est une chose très douce au contraire, pour le cœur chrétien, de rechercher et de contempler la vérité théologique, lorsque, pour la trouver, il n'a qu'à entr'ouvrir cette couronne de roses, qui s'appelle la couronne de Marie.

Chaque fleur épanouie cache au fond de son calice, comme un miel très pur, un peu de la vérité divine. Le Rosaire—oui, c'est bien la même vérité que nous enseignent les Écritures, les prophètes, les psaumes, les Évangiles ; oui, c'est bien la même science que nous puisons chez les docteurs de tous les âges, mais, cette vérité, comme les traits en sont adoucis ! Avec les mêmes profondeurs, toujours insondables, comme elle satisfait, pourtant, comme elle repose l'intelligence ! Le Rosaire, comme il livre bien à tous la vérité, à ceux qui savent beaucoup, et à ceux qui savent peu ! C'est encore la parole de Dieu, c'est encore la science de Dieu, mais c'est Marie qui nous enseigne cette parole et cette science. Ne craignons pas, elle enseigne comme une mère—et qui pourrait ne pas la comprendre, elle si douce, si aimante,—et qui pourrait s'enorgueillir de sa science auprès de celle sur qui l'Esprit de Dieu plana, parce qu'il avait vu en elle un abîme d'humilité !

Après la théologie du mystère—et faut-il ajouter que cette théologie sera à la portée de tous, comme celle que la Madone nous enseigne elle-même ?—nous en extrairons le *fruit*, c'est-à-dire que nous recueillerons les enseignements qui s'en dégagent, et méditerons sur les vertus qui y correspondent.

Puis il y aura la POÉSIE du mystère, la poésie du vers, la poésie des arts, la poésie des faits. Et ici, nous

entrevoyons et saluons à l'avance, à côté des poètes, notre bienheureux fra Angelico, "la fleur mystique", celui auquel notre siècle régénérateur fait aujourd'hui une apothéose, et qu'on a pu chanter lui-même en chantant les mystères, puisque son cœur les a si bien compris et si admirablement interprétés.

Enfin nous consacrerons un dernier chapitre à ce que nous appellerons les *Religieux et Religieuses du mystère*. Ainsi nous verrons le Rosaire entier incarné dans l'Église, et l'ordre monastique devenir lui-même le chapelet vivant de la Vierge !

Que Dieu et sa très sainte mère Marie nous aident dans cette entreprise ! Nous en voyons certes toutes les difficultés, mais nous avons pour nous soutenir une conviction profonde, inébranlable, c'est que le règne de Marie est le salut des peuples modernes et en particulier de notre peuple canadien. Qu'il se retourne tout entier vers Marie, notre peuple, avec un élan plus puissant que jamais ; qu'il prenne en main le Rosaire de Marie, pour son arme et pour sa défense, afin qu'on dise un jour de lui, selon notre espérance, ce que la fameuse Université de Salamanque disait du royaume des Espagnes : "C'est la fidélité du peuple au Rosaire royal des Prêcheurs qui a confirmé notre pays dans la foi catholique."

Mais nous le disions tout à l'heure, il y a deux expositions possibles du Rosaire, et nous le répétons, l'une méthodique, longue, entière, et d'un caractère doctrinal ; l'autre plus simple, plus courte, plus pratique et gardant mieux que la première la note pieuse.

Dans la seconde, nous laisserons de côté tout ce qui est théorie, érudition, histoire, pour ne voir que le mystère même, la scène, les personnages, et réveiller à ce spectacle notre piété, hélas, si souvent endormie. Saint François de Sales disait cette parole bonne et simple comme lui : "Soyons saints, non à la manière des bons anges, nous n'en pourrions mais ; soyons saints comme de bons hommes ou de bonnes femmes."

La nourriture de l'âme pieuse, ce ne sont point les théories nouvelles, les aperçus brillants, c'est le pain blanc et bon de la parole du cœur. Chaque mois donc, nous

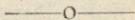
tâcherons de donner à nos lecteurs un peu de cette parole simple et *humaine* qui éclaire les intelligences et atteint les cœurs. Chaque mois, la Revue expliquera ainsi, d'après les données de l'Évangile et les commentaires les plus clairs et les plus autorisés, un mystère du Rosaire. "Ce que " nous avons vu nous-mêmes ", " ce que nous avons " entendu " en méditant notre Rosaire, " nous vous l'annoncerons, afin que vous puissiez vous associer à nous, " et que tous nous soyons associés au Père et à son Fils, " Jésus-Christ. "

Comme chaque mois de l'année, l'Église célèbre solennellement dans ses offices l'un des mystères du Rosaire, il est tout naturel que nous suivions dans l'explication de ces mystères l'ordre liturgique. Les fidèles pourront ainsi plus facilement s'unir aux prières officielles de l'Église. Chaque mois, ils acquerront une connaissance plus approfondie de l'un des mystères ; ils le méditeront avec plus de soin et plus d'amour ; ils en pratiqueront les enseignements avec plus de vigilance et plus de zèle.

Nous commençons dès aujourd'hui.

Ajoutons une simple note en terminant. Il était utile, dès le commencement, de faire une petite *Somme du Rosaire*, surtout pour ceux de nos lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec cette dévotion. On la trouvera à la fin de ce fascicule. Nous avons fait composer le folio de telle sorte qu'il puisse être détaché, plié, et conservé à part, dans les livres de prières, par exemple, ce qui sera facile vu le format que nous lui donnons.

LA RÉDACTION.



LE MYSTÈRE DE NOËL.

"Vers le temps de la naissance de Jean-Baptiste, César Auguste promulgua un décret de recensement pour l'empire romain. Ce recensement fut le premier de ceux qu'opéra Cyrinus, proconsul de Syrie. Pour obéir au prince, tous allaient se faire inscrire dans la cité de leurs aïeux.



Henri Hoffmann

LA NUIT DE BETHLÉHEM

Joseph comme les autres, quitta la Galilée qu'il habitait et se rendit de Nazareth à Bethléhem de Juda, la cité de David. Il était lui-même de la maison et de la famille de David. C'est pourquoi, il allait se faire inscrire à Bethléhem avec Marie son épouse qui était enceinte.

“ Or pendant qu'ils étaient là, le terme de Marie étant arrivé, elle mit au monde son fils premier-né. Elle l'enveloppa de langes et le coucha dans la crèche, car il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

“ Dans la plaine qui avoisine Bethléhem, les bergers campaient et faisaient le tour de garde pendant la nuit pour veiller sur les troupeaux. Et voilà que l'ange du Seigneur apparut debout auprès d'eux. Leur frayeur fut grande. Mais l'ange les rassura : “ Ne craignez pas, dit-il, je viens vous annoncer une joie qui sera grande pour tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, dans la ville même de David. Vous le connaîtrez à ce signe : “ Il est enveloppé de langes et posé dans une étable.”

“ A l'instant même, de grandes voix emplirent le ciel. La multitude des esprits, de concert avec l'ange, louait Dieu et disait : “ Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.”

“ Quand les anges se furent éloignés et eurent disparu dans le ciel, les bergers se dirent entre eux : “ Montons jusqu'à Bethléhem, allons voir cette parole qui vient de s'accomplir et que le Seigneur nous a fait connaître.”

“ Ils vinrent pressant le pas, et trouvèrent Marie et Joseph et le nouveau-né posé dans la crèche.

“ En le voyant, ils comprirent ce qui leur avait été dit de l'enfant ; et tous ceux à qui ils racontaient ce qu'ils avaient vu, s'émerveillaient de leur récit. Mais Marie conservait tout ce qu'elle entendait, et le repassait en silence dans son cœur.

“ Les bergers retournèrent à leurs troupeaux, et ils glorifiaient et ils louaient Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu, conformément à ce qui leur avait été annoncé.

“ Après la naissance de Jésus, des mages quittèrent leur pays, et vinrent de l'Orient à Jérusalem. Ils s'informaient, en disant partout : Le roi des Juifs est né, où donc

est-il ? Nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous venons l'adorer. Les paroles de ces étrangers vinrent aux oreilles d'Hérode. Le roi se troubla, et Jérusalem tout entière s'émut. Hérode convoqua sans retard les chefs religieux et les docteurs, et s'enquit auprès d'eux du lieu où le Christ devait naître. Tous répondirent : A Bethléhem de Juda ; car c'est ainsi qu'il est écrit dans le prophète : Et toi, Bethléhem, terre de Juda, tu n'es pas la dernière entre les villes de Juda, car de toi sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël. Alors, le roi fit appeler en secret les mages et s'informa du temps précis où l'étoile leur était apparue : Allez, leur dit-il, à Bethléhem, informez-vous avec soin de cet enfant, et quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aie aussi l'adorer à votre exemple.

“Après avoir entendu le roi, ils s'éloignèrent. Et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient reparut. En revoyant sa lumière, ils eurent une grande joie. L'étoile les précédait, elle s'arrêta au-dessus du lieu où était l'enfant. Ils entrèrent dans la maison, trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent.

“Puis, ils ouvrirent leurs trésors et ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens, de la myrrhe. Un songe les avertit de ne point revenir vers Hérode ; c'est pourquoi ils repartirent par un autre chemin pour leur pays ¹.”

Il est très simple, le mystère de Noël ; si simple même qu'en le méditant, on pourrait se demander : Où donc est le mystère ?

Où donc est le mystère dans ce pauvre ménage israélite qui voyage sur la route de la Judée ? Tous deux, Marie et Joseph, ils sont de la race de David, c'est vrai ; mais des fils de roi réduits à la misère, ce n'est plus aujourd'hui un mystère.

Qu'y a-t-il d'incompréhensible dans cette scène toute pleine de charme et de beauté ? Au fond d'une excavation, refuge ordinaire des animaux, une femme berce sur son sein un tout petit enfant. Autour, dans la grande nuit, c'est le silence d'une ville endormie. Seuls, quelques

(1) S. Matthieu, ch. II, v. 1 à 13.

bergers des environs s'empresstent autour de l'enfant : c'est la pitié touchante des pauvres qui ont trouvé plus pauvre qu'eux.

Sous ces apparences si simples et si naturelles, qui nous montrera les grandes choses de Dieu ?

Mais, qui connaît mieux qu'une mère, les secrets de grandeur voilés sous l'impuissance de son petit enfant ? Nous irons à Marie, et nous lui demanderons humblement de rompre le silence qu'elle gardait à la crèche, de nous dire ces choses qu'elle conservait dans son cœur.

Nous irons nous asseoir auprès de l'étable, ô Mère, pour écouter vos saintes paroles ; et, pendant que votre si douce voix nous dira les mystères de Noël, à vos pieds nous déposerons, non plus comme les bergers de Beit-Saour, des anémones et des fleurs des champs, mais des guirlandes de roses—les roses blanches du Rosaire joyeux, les roses pourpres du rosaire douloureux, les roses d'or du rosaire triomphant !

*

La pensée qui domine ce mystère, la parole qui l'explique tout entier, c'est l'antithèse de saint Jean : Le Verbe est devenu chair !¹

C'est là le mot du mystère de Noël. Il exprime l'opposition constante de la puissance divine soumise à la faiblesse humaine.

Cette femme qui voyage pauvrement sur son petit ânon, elle porte dans son sein Jésus, et Jésus est Fils de Dieu. C'est pour lui, après tout, que Dieu inspire au César romain cette volonté de remuer l'univers par un décret, c'est afin que puisse s'accomplir cette prophétie : "Et toi, Bethléhem, Epphrata, tu n'es pas la moindre des villes de Juda, car c'est de toi que naîtra le chef qui régira mon peuple d'Israël."²

Quel contraste, déjà à son apparition, sur la terre ! Celui qu'Isaïe appelle l'admirable, il est sans charme, comme un nouveau-né ; le Dieu fort, il est l'impuissance ; le Conseiller³, il est muet, et pour longtemps encore !

Des siècles auparavant, Isaïe entendait la voix de celui qui crie au désert : Préparez les sentiers au Seigneur !

(1) S. Jean, ch. 1, v. 11.

(2) Michée, ch. v, v. 2.

(3) Isaïe, ch. ix, v. 6.

Et, quand notre Dieu descend sur la terre, il n'y a pas de place pour lui, même chez les pauvres ! Il ne trouve place que dans une étable abandonnée. Le dernier des Bethléhémites avait son foyer, que dis-je, " les renards ont leur tanière" et Jésus, dès sa naissance, " n'a pas où reposer la tête ¹."

Mais, parce qu'il a été humilié, Dieu va le glorifier ; et parce qu'il a été humilié au-dessous du dernier des hommes, pour le glorifier, Dieu se servira de témoignages supérieurs aux témoignages ordinaires. Du fond du ciel, il appellera les anges, du fond de l'Orient il appellera les mages ; aux âmes simples des bergers, il enverra les anges ; à Jérusalem, fière de sa science religieuse, il enverra des savants et des princes ; et les bergers viendront apporter aux pieds de l'enfant l'hommage de leur foi docile, et Jérusalem toute entière tressaillera à la voix des mages : " Le roi des Juifs est né, où donc est-il ? "

Et c'est le même enfant ! Il est aussi délaissé, il est aussi privé de tout attrait et de toute influence. Mais Dieu l'exalte dans la mesure même où il a aimé l'humiliation. A l'heure de sa plus grande infirmité, il s'attire l'hommage sincère des humbles et des pauvres ; il s'attire le témoignage désintéressé des savants et des grands ; enfin, il s'attire la haine de ceux qui tiennent Jérusalem et tout le peuple sous le double asservissement de leurs doctrines et de leurs lois !

*

L'anéantissement du Verbe, principe de son exaltation—son exaltation, prélude de son abaissement—c'est l'antithèse prodigieuse du mystère de Noël, et de toute la vie de Jésus !

Et qui oserait s'étonner de voir des contrastes dans la vie de Jésus ? En naissant, ne prend-il pas notre nature ? Et qu'est-ce que la vie de l'homme, sinon un tissu de succès et de revers, de joies et de peines ? L'Eglise, dans la triple série des mystères du rosaire, ne fait mention que des grandes circonstances de la vie de Jésus, les unes plus joyeuses, les autres plus douloureuses. Mais, tant que Marie fut sur la terre, il n'y eut aucune circonstance où son

(1) S. Luc, ch. IX, v. 58.

âme ne trouvât à la fois de quoi s'assombrir, et de quoi s'égayer.

C'est la vie de l'homme. Il n'est pas de jour si triste qui n'ait son rayon de soleil, pas de soleil si gai qui n'ait ses taches et ses ombres.

Dans ce mystère, l'Église veut-elle nous rappeler cette vérité banale : qu'il y a dans la vie de tout homme des jours gais et des jours tristes ? Non. Elle veut plutôt nous enseigner comment nous devons nous comporter dans l'humiliation et dans l'exaltation, dans le malheur et dans la paix.

De même que cette vie n'est pas à elle-même son terme, ainsi les joies qui s'y rencontrent, ne doivent pas nous attacher à elles. C'est du point de vue de l'éternité qu'il faut juger le monde ; car c'est là qu'aboutiront tous nos efforts, et la gloire, alors, ne nous sera donnée que dans la mesure de nos mérites.

Au milieu des joies et des consolations, il semble facile de faire son salut. Et pourtant, Jésus a dit cette parole sévère : " Il est difficile aux heureux de ce monde d'entrer dans le royaume." Pourquoi ? parce que la jouissance engendre l'oubli de Dieu : on se sent vivre, on se laisse vivre, on ne pense plus qu'à soi, et aux biens dont on jouit. Le dérèglement s'ensuit bientôt, et l'asservissement du péché.

Les peines, au contraire, brisent les liens qui nous attachent à cette vie ; et, dans l'abandon où elles nous laissent du côté des hommes, nous sommes naturellement portés à nous tourner vers Dieu. C'est pourquoi, le plus grand châtiment que Dieu puisse envoyer à un homme, c'est d'écarter de lui toutes les peines, de permettre que sa conscience soit sans remords et que la prospérité fasse de tous les instants de sa vie, des instants heureux.

C'est le châtiment que Dieu envoie d'ordinaire aux pécheurs endurcis.

Les justes, au contraire, sont gratifiés de peines et de traverses : ils souffrent, ils sont le rebut du monde, la dérision des hommes. Ils s'en consolent aussi, car, dans ces épreuves, ils voient l'effet de la bonté de Dieu.

Si donc Dieu nous envoie quelquefois des consolations, soit temporelles, soit spirituelles, nous ne devons pas nous y attacher. Nous devons les regarder comme

des haltes que Dieu nous permet pour ne pas briser notre nature si faible, comme un repos des travaux passés, et une préparation aux épreuves à venir.

C'est le seul moyen de sanctifier et de tourner à notre profit ces heures de joie, qui, autrement comprises, pourraient causer notre perte.

Souvenons-nous de Marie.—Marie ne s'est point arrêtée à ses joies : elle ne se faisait point d'illusion sur sa vie. Comme Jésus, dont elle est l'image fidèle, elle comprenait que, si la fin de l'homme c'est la gloire, le moyen d'y parvenir, c'est la souffrance, et que, par suite, les courts moments de joie que Dieu nous accorde, ne sont que des moments de répit.

Comprenons ainsi notre vie. Ne nous désespérons pas dans le malheur, puisque, au bout, il y a la gloire sans fin. Ne nous amollissons pas dans la joie ; réjouissons-nous du bonheur que Dieu nous accorde, mais ne nous y arrêtons pas, car la joie ne conduit pas à la gloire.

A la fois humble et reconnaissante dans le bonheur, joyeuse dans la peine, telle fut Marie—tel doit être le chrétien.

V. D.....

des fr.-prêch.

QUESTIONS ET RÉPONSES.

1. *A. F. C., L.*, Les indulgences du Rosaire sont-elles plus grandes que celles des chapelets *croisiers* ?—Oui, comme vous pouvez le voir par le *Résumé* que nous donnons ci-après. A chaque *Ave*, le confrère du Rosaire peut gagner cinq ans et cinq quarantaines, 2025 jours, tandis que les croisiers n'accordent que 500 jours. Prenez note aussi de l'indulgence des soixante mille ans, et de celles qui sont attachées au simple port du chapelet. Nous reviendrons plus tard sur ces questions, et plus amplement.

20. *P.-V.-M., B.* Pour gagner les indulgences de la confrérie, faut-il absolument donner son nom, et où faut-il le donner ?—10 Oui absolument, mais le nom de baptême suffit. 20 Si la confrérie n'est pas érigée dans votre paroisse, envoyez votre nom *ici* sous l'adresse : *Directeur du Rosaire, Couvent des Dominicains, St-Hyacinthe, P. Q.*

QUESTION DU JOUR.

LA " PLANCHETTE. "

Ceux qui doivent rire en ce moment, ce sont bien certainement les fabricants de " planchettes ", et le fabricant des réponses. Ces fabricants, qui sont-ils ? Je n'en sais rien, et je n'écris point pour donner leur adresse. Et ce fabricant, qui est-il ? On n'en sait rien, et peut-être ne serait-il pas sans utilité de chercher à le connaître.

Il nous l'a semblé, et d'autant plus que la question nous a été posée. De sorte que pour essayer d'y satisfaire ici, nous n'avons guère plus à faire qu'à nous souvenir de ce que nous avons déjà répondu ailleurs.

Sans doute c'est tout un traité qu'il y aurait à faire. Mais, sans doute aussi, c'est un simple article que nous avons à faire.

Pour résoudre la question de la " planchette ", qu'on nous permette de mettre en avant deux principes :

Premièrement, il n'y a pas d'effet sans cause.

Deuxièmement, il n'y a pas d'effet sans proportion avec sa cause.

Le premier de ces principes ne s'explique pas plus qu'il ne se prouve. Il se palpe, il se constate. Qui n'en voit pas la vérité voit quoi ?—A peine le bout du nez des choses.

Le second peut avoir, et a réellement besoin de quelques éclaircissements. Je le reprends donc, je le détaille, et je dis : Entre tout effet et sa cause il y a une proportion nécessaire, en d'autres termes : une cause imparfaite ne peut jamais produire un effet plus parfait qu'elle-même. Et c'est clair, si clair que ça se touche des yeux. On n'a qu'à regarder dans son jardin, dans sa basse-cour, chez son voisin ou même chez soi, car : homme, bête ou chou, nul être ne produit mieux que son semblable. Tout fils ressemble à son père, sinon trait pour trait, au moins nature pour nature. Un chêne peut pousser au-dessus d'un rocher, mais un chêne ne sort pas d'un rocher, un chêne

sort d'un chêne. Et comment en serait-il autrement ? D'où vient à un effet qu'il est ce qu'il est ? De sa cause. D'où vient qu'il est imparfait ? De ce que sa cause est imparfaite. D'où lui viendrait qu'il serait, lui, plus parfait qu'elle ? D'elle ? Mais jamais. De lui, de son propre fond ? Mais pas davantage.—A moins de nier maintenant le principe que nous acceptions tout à l'heure : d'effet sans cause, il n'y en a pas. De quoi, dès lors, et d'où viendrait à cet effet ce qu'il aurait de plus parfait que la cause de son imperfection ? D'une autre cause aussi parfaite au moins que la plus haute perfection de l'effet.

Ces deux principes en mains, ce sont deux clefs qui ouvrent infailliblement la question. Essayons plutôt.

Une réponse, tantôt connue, tantôt même ignorée de ceux-là qui la cherchent, leur est servie,—sous la table. Servie par qui ? Apparemment, par personne. C'est bien fort qu'au festin de Balthasar. Là-bas, à Babylone, sur la muraille de la salle à manger, on voyait une main écrire. Ici, dans le moindre salon, on ne voit qu'un pied, et le pied d'une table. Car, tout le monde le sait, le crayon que l'on se donne présentement la peine d'y ajouter, ce crayon n'est qu'un luxe, une politesse dont la table peut parfaitement se passer. Un homme, oui, un simple animal raisonnable peut avoir besoin d'une plume d'acier ou d'une mine de plomb pour tracer sa pensée, mais une table, allons donc ! Du train dont tournent les " planchettes, " avant la fin du siècle, les têtes les plus intelligentes seront les jambes de bois.

En attendant, table ou " planchette, " un morceau de bois : voilà la cause; une réponse soudainement fournie par ce morceau de bois : voilà l'effet. Et maintenant, entre les deux, où est la proportion ? Et pourtant, il en faut une ; nos principes nous y obligent. Nos principes, c'est-à-dire les principes qui s'imposent à nous et qui nous forcent à admettre, même dans la personne des tables, qu'à tout effet il y a une cause, et une cause proportionnée ; que dès lors, sous la table, en arrière de la table, il y a une autre cause, il y a quelqu'un, il y a au moins quelque chose. Qui ? Quoi ? Nous n'en savons rien, si ce n'est que c'est quelqu'un de caché, quelque chose de mystérieux, une de ces causes que la science appelle une cause occulte.

Ce quelqu'un, ce quelque chose, ce nous ne savons quoi, qui va nous le nommer, nous le démasquer ?

Toi dont le monde ignore encore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,

force inconnue, qui frappes, qui écris, qui réponds, qui donc es-tu ? Comment t'appelles-tu ? Si, pour un coup, tu voulais répondre à cette unique question, combien d'autres on cesserait de te faire !

Arrivé à ce point, nul qui ne voie sans doute que la solution de cette question, c'est la solution du problème. Quelle est donc cette cause et comment en forcer le secret ? Où, comment en pénétrer la nature quand elle nous échappe ? Evidemment, dans ce qui s'en manifeste. Or qu'est-ce qui s'en manifeste ?

Trois choses :

Son effet, ou le résultat de son action ;

Son but, ou la raison de son action ;

Ses circonstances, ou les conditions de son action.

Pour être complet, et pour nous rendre absolument compte de la nature de cette cause, il nous faudrait donc étudier successivement la nature de l'effet qu'elle produit, la nature du but pour lequel, et la nature des circonstances au milieu desquelles elle agit. Triple étude qui serait tout de suite le commencement d'un traité. Et alors quand terminerions-nous notre article ?

Aussi, pour ne pas raisonner plus longuement dans l'abstrait, prenons un exemple. On m'assure que quelques semaines avant la mort de M. Mercier, certaines personnes auraient interrogé une table, et que cette table aurait répondu que M. Mercier ne mourrait pas avant telle date. Qui a écrit cette réponse ? La table seule ? Nous savons déjà que non. La table magnétisée, la table suggestionnée. Suggestionnée par qui ? Par ceux-là mêmes qui l'interrogeaient ? On ose bien dire cette naïveté, et on ne s'arrête pas même à considérer : comment, s'ils lui demandaient une réponse, ils pouvaient la lui suggérer ; comment, s'ils la lui suggéraient, ils pouvaient la lui demander ? Leurs mains réunies auraient été ainsi capables d'imprimer à la table, de faire pénétrer en elle et sortir d'elle un secret qu'ils ne pouvaient faire sortir de leurs cerveaux. Et alors, vous supposez à leurs mains une intel-

ligence que vous refusez à leurs têtes ! Vraiment, je savais que l'on dit (et trop souvent, et trop vulgairement) : " bête comme ses pieds " ; mais je ne savais pas qu'on dût dire un jour : intelligent comme ses mains.

Quand donc on s'en vient nous dire, la bouche toute solennellement ouverte : " C'est la table suggestionnée qui répond, " — la *suggestion* n'est qu'un mot. Or, un mot n'a jamais été une explication. Un mot n'est ici, comme dans bien d'autres cas, qu'un moyen pour reculer la difficulté, un nuage pour l'enténébrer encore plus. Non pas que je nie qu'il y ait suggestion, si l'on tient à employer ce terme. Et je ne demande pas même ce qu'il signifie exactement. Je demande seulement qui est-ce qui fait cette suggestion ? Car enfin, d'un côté, elle ne se fait pas toute seule ; et, d'un autre, vous avez déjà convenu que ce ne sont pas non plus ceux qui cherchent la réponse, ceux qui l'ignorent, qui peuvent la souffler. Sans cela, au lieu de suggestionner à la table de servir une réponse, pourquoi ne lui suggestionnerait-on pas de servir un dîner ? Plus d'un de ceux, et même plus d'une de celles qui l'interrogent, s'en accommoderait encore mieux. Et, entre la gourmandise et la curiosité, dans vingt-quatre cas sur vingt-six, c'est encore la gourmandise qui l'emporterait.

Si ni la table, ni ceux qui l'interrogent, ne peuvent fournir, au moins quand ils l'ignorent, la suggestion, il reste qui pour la produire alors ? Qui, en dehors de la puissance occulte dont tout à l'heure nous cherchions le sujet et le nom, et que nous ne pouvons pas plus faire reposer dans la table elle-même que dans ceux qui la questionnent (au moins encore un coup quand ils ignorent la réponse). Et pourquoi ? je le redemande. Parce que, je le répète, cherchant une réponse inconnue d'eux, ils cherchent un effet qu'ils ne peuvent tirer d'eux-mêmes, donc supérieur à eux-mêmes, un effet (dans le cas de M. Mercier), qu'aucun homme ni isolé, ni joint à d'autres, ne peut tirer de lui ni des autres, donc supérieur à tout homme, donc surhumain. Et si l'effet, la connaissance d'une chose absolument cachée, d'un fait encore dans l'obscurité impénétrable de l'avenir est supérieur à ce que peuvent produire tous les hommes comme cause, la cause est donc supérieure à tous les hommes. La cause, comme l'effet, est donc surhumaine, est donc surnaturelle.

Si elle est surnaturelle, vais-je vous démontrer qu'elle n'est, qu'elle ne peut être ni divine, ni angélique ? Il suffit, je pense, de vous rappeler que Dieu n'est pas notre maître pour s'asservir à la plus fantaisiste de nos sommations, et que ces sortes d'amusements sont au moins puérils, et qu'ils ne le sont pas toujours ; car si les réponses sont parfois innocentes, Mr. Richet est le premier à avouer qu'elles sont parfois "ordurières." Sont-elles toujours exactes, et cela même quand elles ne portent nullement sur l'avenir ? Vous savez parfaitement que non. D'où il suit que, si elles ne sont pas toujours exactes, si elles ne sont pas toujours innocentes, alors même qu'elles n'auraient jamais qu'un but puéril, elles ne peuvent venir d'un agent surnaturel qui soit Dieu, qui soit non plus l'un de ses anges, qui est par conséquent un autre, d'une autre catégorie. Toujours ? Dans tous les cas ? Même dans ceux où l'avenir n'est nullement en question ? où la réponse demandée est parfaitement connue de ceux-là qui la posent ? Je ne le prétends pas. Et Rome non plus jusqu'ici. Je ne prétends nullement que chaque fois qu'une réponse quelconque (ou ce que l'on consent à prendre pour tel) est donnée, je ne prétends nullement qu'il y ait intervention diabolique immédiate et directe, et seule possible. Je prétends, ou plutôt je conclus, premièrement : qu'il est des cas où il y a nécessairement cette intervention, et celle-là seule. Je prétends, ou plutôt, je conclus secondement : que, dans tous les autres cas, la cause restant jusqu'ici occulte, elle reste au moins douteuse, équivoque. Je prétends enfin, ou plutôt, je conclus en général : que lorsque l'on interroge une table, personne ne sait jusqu'ici *qui* va lui répondre. Ne sachant *qui*, c'est-à-dire quelle puissance va lui répondre, nul ne peut, nul ne doit interroger, non pas parce que sûrement c'est toujours diabolique, mais parce que, dans l'état actuel de la science, il n'est jamais sûr que ce ne le soit pas, il est toujours dangereux que ce le soit.

Et voilà pourquoi, sans se prononcer plus que la science, sur la difficile question de la délimitation exacte du naturel et du surnaturel, l'Eglise a-t-elle pleinement, logiquement raison de proscrire des jeux dont on ne peut donner une explication naturelle suffisante. Vous lui demandez de permettre, vous le lui demandez au nom de la science et du progrès. L'Eglise répond en demandant à la science

elle-même de progresser, en lui demandant d'expliquer le mystère jusqu'ici fermé de la suggestion, de montrer le rapport qui peut exister entre le cerveau qui pense et le pied de la table qui reproduit cette pensée. Que la science découvre et démontre, non pas par des hypothèses mais par des raisons, mais par des expériences, comment mon cerveau impressionne une table ou une " planchette, " quel est de l'un à l'autre le procédé de transmission, le rapport naturel. Quand la science aura fait cela, quand elle aura fait la preuve au grand jour qu'il est des cas où la cause ne serait pas surnaturelle, ce jour-là l'Eglise autorisera non plus seulement les savants à faire une expérience dans un but utile, dans le but de connaître précisément le fond de ces ténèbres ; ce jour-là, elle autorisera tout le monde à répéter ces expériences et à en faire des amusements dans le domaine purement naturel et circonscrit au présent. Jusque-là et après, elle continuera à proscrire tous les essais où l'agent producteur des phénomènes resterait—et il est des cas où il restera toujours—diabolique. Jusque là, si l'impatience de la curiosité publique veut accuser quelqu'un d'être en retard et de ne pas marcher assez vite, ce n'est pas à l'Eglise qu'elle a le droit de s'en prendre ; si c'était à quelqu'un, ce serait à la science.

Tels sont les enseignements de la foi sur la question du magnétisme, des tables tournantes et des " planchettes, " tels sont les principes sur lesquels ils s'appuient. Telles sont les conclusions que ma simple raison me démontre que je dois admettre. Deux principes de philosophie grecque, ou plutôt, de philosophie universelle, de vulgaire et populaire bon sens, m'amènent à reconnaître que l'Eglise, en ordonnant à ses enfants de s'abstenir, de ne pas jouer avec l'inconnu, l'Eglise n'est que sage, qu'elle n'est pas intolérante, elle n'est pas aveugle—ou alors, la science l'est aussi.

FR. L.-A. PLESSIS,
des fr. prêch.

LE III^e CENTENAIRE DE S. HYACINTHE.*Lettre de Pologne.*

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je me fais un devoir de vous communiquer quelques détails sur les belles fêtes dont Cracovie et la Pologne viennent d'être les témoins à l'occasion du troisième centenaire de la canonisation de saint Hyacinthe.

Ce serait un long compte rendu, mon Révérend Père, qu'il faudrait écrire si l'on voulait donner, même approximativement, aux lecteurs de l'*Année Dominicaine* une idée un peu complète de ce qu'ont pu la foi et l'enthousiasme religieux des Polonais, unis au dévouement et au zèle de nos Pères, pour honorer saint Hyacinthe. Pareilles fêtes, il n'est plus guère donné de les voir, sauf en un petit nombre de points privilégiés de l'Europe ; et les fêtes de Cracovie ont pris elle-mêmes une telle proportion qu'elles ont étonné jusqu'aux témoins ordinaires de la foi polonaise.

Il est vrai que tout devait concourir à ce résultat. Saint Hyacinthe est l'apôtre et le patron de la Pologne ; le peuple est d'une foi et d'une piété qui ne peuvent trouver leurs pareilles ; Cracovie, la Rome polonaise, comme aime à l'appeler ses habitants, doit sa splendeur à ses églises et à ses monuments religieux : enfin le couvent de Saint-Hyacinthe achève de réparer ses anciennes ruines et est aujourd'hui un monument des plus imposants, très propre aux manifestations religieuses.

Nos Pères de la Province polonaise s'étaient d'ailleurs ingéniés à préparer dignement ces fêtes du centenaire et n'avaient ménagé ni leur peine ni leur argent. Le très R. P. Antonin Thir, Vicaire-Provincial, qui avait pris l'initiative de ce grand mouvement, a tout conduit avec un zèle et une habileté admirés de tous. Il a d'ailleurs été parfaitement secondé par le T. R. P. Dominique Azula, Prieur de Cracovie, qui a fait à ses nombreux hôtes les honneurs de sa maison avec beaucoup d'affabilité et de distinction. Tous les Prieurs, les couvents et les religieux de la Province avaient pareillement pris à cœur cette grande entreprise toute à l'honneur de leur famille et de l'illustre et saint fondateur de leur Province ; aussi chacun s'y est-il dévoué de son mieux avec amour et enthousiasme.

Disons quelques mots d'abord des préparatifs de la fête :

L'église du couvent de Cracovie est aujourd'hui un vaste et superbe monument gothique, depuis que la partie détruite par l'incendie de 1850 a été reconstruite et tout l'ensemble restauré d'après les plans et sous l'habile direction du P. Mariano Pavoni, maître en théologie et aujourd'hui professeur de saint Thomas dans notre collège d'études de Léopol. Le savant religieux a continué son œuvre à l'occasion des fêtes de saint Hyacinthe. L'église, déjà enrichie d'autels et de confessionnaux monumentaux faits d'après ses dessins, a vu s'achever ces longs et riches travaux par la restauration de la chapelle et du tombeau de saint Hyacinthe. Cette chapelle, placée à mi-hauteur sur la paroi extérieure de l'église; du côté du couvent, là même où la tradition met la cellule du saint, s'ouvre au fond d'une nef latérale avec laquelle elle communique par une longue série de degrés. C'est là que pendant neuf jours, des milliers et des milliers de pèlerins n'ont cessé de passer pour venir faire à genoux le tour du tombeau de l'apôtre de la Pologne. La tête de saint Hyacinthe est placée dans un magnifique reliquaire dessiné par le Père Pavoni et exécuté pour ce troisième centenaire. Il est resté sur un riche brancard au milieu du chœur et a reçu les mêmes marques de piété que le tombeau du saint. L'église était décorée sobrement et avec goût, son architecture étant la plus élégante des décorations.

Pour aider et satisfaire la dévotion du peuple, le couvent de Cracovie avait fait frapper des médailles à l'effigie de saint Hyacinthe et graver diverses images. Le P. Sadoc Werberger a écrit en polonais une *Vie populaire* du saint.

Le couvent, de son côté, a été restauré dans plusieurs de ses parties afin de recevoir dignement les hôtes nombreux et les personnages de marque qui ne devaient cesser de le remplir pendant les solennités. C'est ainsi que l'entrée du couvent a été refaite dans le style et les proportions du cloître sur lequel elle s'ouvre. Ce cloître, dont la restauration est prochaine, est lui-même, par ses dimensions, la pureté de son architecture, la multitude de ses monuments funéraires et ses grandes toiles de peinture historique dues au Frère Casimir Cisowski, la partie la plus remarquable du couvent.

(sera continué)

FR. MANDONNET,
des fr.-pr.

CHER PETIT JÉSUS, A L'ÉTABLE.....

NOËL D'ENFANTS

Paroles d'un solitaire,

Musique de Charles Poisot.

Moderato. p

Cher pe-tit Jé-sus, à l'é-ta-ble Quand nous irons vous vi-si-ter,
 Quand votre sou-rire a - do - ra-ble Sur nous daigne-ra s'arrê-ter,
 Quel pré-sent vos mains enfan-ti-nes Ai-meront-el-les re-ce-voir ?
 Pour ga-gner vos fa-veurs di-vi-nes, Nous vou-drions bien le sa-voir.

De petits agneaux sans malice
 A la fine et blanche toison,
 Des colombes sans artifice,
 De pauvres fleurs de la saison :
 Voilà nos seuls présents rustiques !
 De vous seront-ils regardés ?
 Hélas ! nous sommes gens antiques,
 De plus de cent ans attardés.

Ah ! s'il vous avait plu de naître
 Quand le printemps est de retour,
 Chaque fleur à son divin Maître
 Eût voulu s'offrir tour à tour.
 Quel soyeux tapis de verdure,
 Mon doux Sauveur, eut remplacé
 Cette herbe si sèche et si dure
 Sur laquelle on vous a placé !

De muguets aux corolles blanches,
 De naissants boutons d'églantiers,
 De violettes, de pervenches,
 On eût fait des bouquets entiers,
 Entourant de fraîches guirlandes
 La crèche où vous êtes couché :
 L'aspect fleuri de nos offrandes
 Peut-être vous aurait touché.

L'hiver n'a rien de ces richesses,
 C'est un pauvre privé de tout ;
 Aux autres saisons les largesses,
 A lui la misère partout.

A lui les frimas et la glace,
 Le jour sombre, la longue nuit ;
 L'âpre vent du nord qui le glace
 Le perclut dans son réduit.

De cette saison rigoureuse
 Malgré nous subissant la loi,
 Une amertume douloureuse
 Nous saisit devant notre Roi.
 En voyant, ô peine cruelle !
 Les présents par nous apprêtés,
 Si vers lui l'amour nous appelle,
 La honte nous tient arrêtés.

Mais elle a vu couler nos larmes,
 La mère de notre Sauveur ;
 Prenant pitié de nos alarmes
 Et de notre air triste et rêveur,
 En souriant elle se penche
 Vers nous, pour calmer nos douleurs ;
 Sa douce parole s'épanche
 Comme une ondée au sein des fleurs.

Pauvres enfants, chassez la crainte,
 Approchez de mon divin Fils ;
 Apportez-lui des cœurs sans feinte,
 Des cœurs aussi purs que le lys.
 Voilà les seuls présents qu'il aime !
 C'est le cœur qu'il veut recevoir,
 Puisqu'en étant Dieu, du ciel même
 Il est descendu pour l'avoir.

Conditions et indulgences (résumé.)

Le très saint Rosaire, institué par saint Dominique, se compose de 150 *Ave Maria*, que l'on divise en 15 dizaines, dont chacune commence par le *Pater* et se termine, après 10 *Ave Maria*, par le *Gloria Patri*. La Confrérie du Rosaire est une association de fidèles répandue dans le monde entier, et unie à l'Ordre de saint Dominique par la participation aux mêmes faveurs spirituelles.

Pour faire partie de cette confrérie et gagner les indulgences, il faut :

10 Se faire inscrire sur les registres d'un couvent Dominicain, ou bien d'une paroisse où la Confrérie se trouve canoniquement érigée; condition indispensable.

20 Réciter les 15 dizaines au moins une fois par semaine, en méditant sur chaque dizaine le mystère correspondant, non pas précisément d'une manière approfondie, mais de telle sorte qu'on puisse l'avoir présent à l'esprit, le goûter même et en retirer du fruit, à moins que la maladie ou un défaut d'intelligence, ne rende incapable de cette application.—Benoît XIII, 1727.

30 Se servir d'un chapelet rosarié par un religieux Dominicain, ou par un prêtre qui a reçu du Général des Dominicains le pouvoir spécial de rosarier.—On peut interrompre le Rosaire autant de fois qu'il y a de dizaines.

1. Principales Indulgences partielles.

10 Soixante mille ans et soixante mille quarantaines pour la récitation d'un tiers au moins du rosaire, ou d'un chapelet. Innocent VIII, 1491; Pie IX, 1862; Léon XIII, 1886. Cette indulgence, si extraordinaire qu'elle soit, est parfaitement authentique, mais comme elle exige la *contition* et la *confession*, elle ne peut, en général, être gagnée que par les personnes qui se confessent habituellement tous les 8 ou 15 jours.

Pour les suivantes, un bon état de conscience suffit :

20 Cinq ans et cinq quarantaines à chaque *Ave* (2,225 jours). Cath. Pie IX, 1862, no 9 : indulgence bien supérieure à celle des *Croisiers*, laquelle n'est que de 500 jours.

30 Cent ans et cent quarantaines, c'est-à-dire qua-

20 Avant chaque dizaine, on énonce le mystère que l'on doit méditer.

MYSTÈRES JOYEUX (lundi et FRUITS DES MYSTÈRES.

1. L'Annonciation ; L'humilité.
 2. La Visitation ; La charité.
 3. La Naissance de Jésus ; L'esprit de pauvreté.
 4. Jésus présenté au temple ; L'esprit d'obéissance.
 5. Jésus retrouvé dans le temple. La fuite du monde.
- MYSTÈRES DOULOUREUX (mardi FRUITS DES MYSTÈRES
1. L'Agonie de Jésus; et vend. La contrition des péchés
 2. La Flagellation ; La mortification des sens.
 3. Le Couronnement d'épines ; La fuite du respect humain.
 4. Le Portement de la croix ; La patience dans les peines.
 5. Le Crucifiement. La persévérance.

MYSTÈRES GLORIEUX. (dim. mer. FRUITS DES MYSTÈRES.

1. La Résurrection; et sam.) La piété.
2. L'Ascension ; Le désir du ciel.
3. La Descente du Saint Esprit ; La sagesse.
4. L'Assomption de Marie; La crainte de Dieu
5. Le Couronnement de Marie. L'amour des bonnes œuvres

30 On termine par les litanies de la très sainte Vierge et par une antienne à saint Dominique.

Antienne.—Grand saint Dominique, notre Père, ouvrez-nous vos bras à notre heure dernière, et veillez toujours sur nous ici-bas.

V. Bienheureux Père S. Dominique, priez pour nous.

R. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

Priens—Dieu, qui avez daigné illustrer votre Église par les mérites et la science de votre bienheureux confesseur Dominique, notre Père, accordez-lui par son intercession, avec les secours temporels dont elle a besoin, les grâces spirituelles dont elle demande l'accroissement, par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

On dit 3 fois ; Reine du très saint Rosaire, priez pour nous.

V. Qu'avec son tendre Fils.

R. La Vierge Marie nous bénisse.

Bénissez-nous.

Que la bénédiction du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, par l'intercession de la Reine du très saint Rosaire, descende sur nous, et qu'elle y demeure toujours. Ainsi soit-il.

rente mille jours d'indulgence, pour porter dévotement sur soi le chapelet *une fois par jour*.—Innocent VIII, 1488.

40 Cinquante ans pour le tiers du Rosaire récité dans la chapelle de la Confrérie, ou dans une partie de l'église d'où l'on puisse voir l'autel, *une fois par jour*.—Adr. VI, 1523.—La même indulgence est accordée à ceux qui, loin du lieu de leur Confrérie, récitent le tiers du Rosaire dans une église ou oratoire quelconque.—Clement VIII, 1599.

50 Dix ans et dix quarantaines pour réciter en commun le tiers du Rosaire, soit à la maison, soit dans l'église.—Pie IX, 1851.

60 Les indulgences attachées aux chapelets de sainte Brigitte, c'est-à-dire cent jours sur chaque *Pater* et chaque *Ave*.—Ben. XIII, 1726.

70 Les indulgences accordées à la couronne d'Espagne, parmi lesquelles une *plénière* chaque fois que l'on récite un Rosaire entier.—Clem. IX, 1668.

80 Cent quarante jours d'indulgence chaque fois qu'on fait réciter par quelqu'un la troisième partie du Rosaire.—Cat. Pie IX, 1862. Etc. Etc.

II. Principales Indulgences plénières.

10 Indulgence plénière le jour de la réception dans la Confrérie.—Saint Pie V, 1592.

20 Indulgence plénière si l'on assiste à la procession du Rosaire, le premier dimanche du mois.—Paul V, 1608.—Une autre indulgence plénière si l'on communique ce même jour.—Grég. XIII, 1578.—Indulgence plénière si l'on communique le dernier dimanche de chaque mois.—Pie IX, 1851.

30 Indulgence plénière à toutes les fêtes principales de la très sainte Vierge, si l'on communique le jour de la fête.—Grég. XIII, 1577.—Indulgence plénière le 1^{er} dimanche d'octobre, à chaque *visite* faite à l'autel du Rosaire, dans les églises où la Confrérie est canoniquement érigée.—St. Pie V, 1571.—Clem. VIII, 1592.—Cette indulgence est équivalente à celle de la Portoncule.

40 Indulgence plénière aux jours où se célèbre un mystère du Rosaire.—Grég. XIII, 1581.—A la fête-Dieu.—Innoc. XI ; si l'on communique ces mêmes jours.

50 Indulgence plénière à toutes les fêtes des saints canonisés de l'ordre des Frères-Prêcheurs, aux mêmes conditions :—Saint Raymond de Pennafort, 23 janv.—

Sainte Catherine de Ricci, 13 fév.—Saint Thomas d'A-

quin, 7 mars.—Saint Vincent Ferrer, 5 avr.—Sainte Agnès de Monte Pulciano, 20 avr.—Saint Pierre, martyr, 29 avr.—Sainte Catherine de Sienne, 30 avr.—St Pie V, 5 mai.—St Antonin, 10 mai.—Saint Jean de Gorcum, 9 juillet.—Saint Dominique, 4 août.—Saint Hyacinthe, 16 août.—Sainte Rose de Lima, 30 août.—Saint Louis-Bertrand, 10 oct.—Fête de tous les Saints de l'Ordre de saint Dominique, 9 nov.—Innoc. XI, 1679.

60 La messe votive du Rosaire dite par un Dominicain ou par un prêtre jouissant du privilège-pourte indulgence plénière pour le célébrant, pour la personne en faveur de qui elle est célébrée, et pour tout associé du Rosaire qui y assiste, contrit et confessé, ou du moins avec le propos de la confession, moyennant les prières ordinaires pour l'église. Même indulgence pour les personnes non associées qui font dire cette messe et y communient. (*Acta S. Sedis pro sac. SS. Rosarii.*)

70 Ind. plén. à l'article de la mort.—Ibid.

III. Les confrères du Rosaire participent en outre, pendant leur vie et après leur mort, à tous les mérites et bonnes œuvres des trois ordres de saint Dominique, Innoc. VIII, 1480, ; et de toutes les confréries du monde entier.

Toutes les indulgences du Rosaire sont applicables aux âmes du purgatoire.

III. MANIÈRE DE RÉCITER LE ROSAIRE.

Aucune prière n'est prescrite ni avant ni après les 15 dizaines ; toutefois dans l'ordre de saint Dominique, il est d'usage :

10 De commencer par le verset *Deus in adiutorium, le Salve Regina* et l'Oraison du Rosaire.

ORAISSON DU ROSAIRE

V. Agrérez, Vierge sainte, que j'annonce vos louanges. R. Donnez-moi la force de combattre vos ennemis. Prions.—Dieu, dont le Fils unique nous a obtenu par sa vie, sa mort et sa résurrection, les récompenses éternelles, faites, nous vous en prions, qu'en vénérant ces mystères par le très saint Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie, nous imitions ce qu'ils contiennent, et nous obtenions ce qu'ils promettent, par le même Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il.